

Jules Veine

Le Voyage dans les spasmes



Sous la cape

À paraître dans la même collection

Patrick Boman

Spaghetti et Turbans

*Pas facile de se faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intersidéral.*

Hurl Barbe

Pompe le Mousse

*Les mésaventures picaresques
de deux sœurs dans l'après-68.*

Hurl Barbe

Les Celtes mercenaires

*Dans une Bretagne post-atomique, parcourue de chameaux
et ponctuée d'artichauts géants, c'est la struggle for the life.
Que les plus forts gagnent, mais rien de sûr !*

Pierre Charmoz

Le Vampire de Wall Street

*Après avoir été mordu par le comte Madov, un trader se réfugie
dans la célèbre vallée du Yosémitte. Le néovampire y sème
la désolation dans le petit monde de la grimpe californienne.*

LE VOYAGE DANS LES SPASMES

Jules Veine

Le Voyage
dans les spasmes

Sous la cape

« Vous n'étiez pas seuls, ô chérubins, à garder le chemin de l'arbre de vie. Des monstres hideux, épouvantables, grimaçants et d'une abjection répugnante, en gardaient aussi les abords. Les plus courageux s'éloignaient à leur première vue et tournaient au loin du centre admirable caché derrière eux. On n'osaient pas même les nommer dans l'honnête langage; mais ces monstres entre eux s'en dédommageaient dans la société des démons, car ils forment la base de leur conversation.

« Nous vous prenons ici avec le scalpel de l'anatomiste, non sans répugnance, mais sans crainte, ni terreur, et nous vous appelons par vos noms, esprits vils et maudits: Nœud, con, cul, pine, cocu, fesse, bague, couille, queue, vit, foutre, foutu, bougre, cochon, truie, vache, putain, garce, lèche-cul, suce-pine, etc., etc.; car tout mot est impur pour l'esprit impur, comme tout est pur pour les purs (Tite 1-15). »

Pierre BRISSET,
Le Mystère de Dieu est accompli.

Prologue

– C'est ici, les éditions « Sous la Cape » ?

Une jeune femme, aux magnifiques cheveux blonds, venait de pousser la porte de l'étroit cagibi qui me sert de bureau. Elle était vêtue d'une petite robe d'été, blanche, dont les broderies ajourées laissaient deviner des zones de peau bronzée assez affriolantes. Gracieuse et élancée, elle me fut immédiatement sympathique.

Je lui souris avec franchise :

– Oui. Entrez !

Une bouffée de parfum – tilleul aux hormones ou jasmin bleu des Indes – s'engouffra à sa suite. Mes trois collaborateurs arrêtaient de faire semblant de travailler et ouvrirent une bouche à gober des mouches au plafond. La jeune femme prit place sur l'unique chaise disponible.

– Excusez le peu de confort, nous recevons rarement de visiteurs...

Elle coupa mon boniment d'une main qui dessina dans l'air un motif vaguement obscène – à ce qu'il me parut. À travers le léger tissu, on devinait les aréoles plus sombres et les pointes, doucement érigées. Une bouffée de chaleur me monta au visage.

– Que nous vaut le plaisir de cette visite ?

Elle se dandina quelques secondes sur sa chaise ; ses lèvres esquissèrent une moue de débouche-chiottes, très réussie.

– Vous ne venez pas chercher une collection complète de nos ouvrages, je présume ?

J'accompagnai ma phrase d'un sourire de trois-quarts, que je crois assez irrésistible.

– Non, dit-elle, je viens vous proposer un manuscrit.

Comme dit le poète, le taon suspendit son vol sous mon crâne et j'entendis très distinctement les premières mesures de l'*Alléluia* de Haendel gigoter à l'intérieur de mes trompes d'Eustache.

– Je le lirai avec plaisir ; je dois avouer que je reçois très peu de manuscrits écrits par des femmes : vous éveillez ma curiosité et...

Je laissai ma période oratoire en suspens, craignant de l'achever par quelque hiatus préjudiciable à ma stratégie d'encerclement.

La jeune femme rit franchement.

– Au risque de vous décevoir, je ne suis pas l'auteur de l'œuvre en question : un ami l'a laissée chez moi avant d'entreprendre un... *long voyage*.

Elle se pencha vers moi. Le mouvement fit bâiller le haut de sa robe : je ressentis très exactement ce qu'éprouve le randonneur lorsque, après avoir marché pendant des heures sur un plateau d'une monotone platitude, il en parvient au bord brusquement et manque de se rompre le cou dans le précipice qui s'ouvre soudain à ses pieds.

Ses deux seins saturaient mes prunelles : très fermes et haut plantés ; j'eus sur le palais le goût de leur pointe et ma paume en mesura exactement le parfait volume. C'est une impression suffisamment rare pour que je m'y attarde un peu : j'avais la certitude que, la nuit même, ma main se poserait sur eux avec cette sensation troublante de déjà-vu qui nous fait par-

fois douter de la réalité que l'on vit et croire que l'instant n'est jamais que le moment de la réminiscence.

Dans un souffle un peu rauque, elle poursuivit :

– C'est une affaire singulière et j'aimerais, avant de vous remettre le manuscrit, vous raconter comment il est parvenu entre mes mains. Pouvez-vous venir chez moi, ce soir, à huit heures ?

Sans attendre ma réponse, elle glissa une carte de visite sur ma table et sortit.

Anne de Lornay,
35, rue du Démon-de-Midi.

J'arpentais depuis cinq minutes la rue du Démon-de-Midi, incapable de découvrir le numéro 35 : cette rue était dans un réel état de désordre numérique. Le numéro 1 se trouvait au milieu à gauche ; le 3 en bas, à droite ; le 25 en haut, etc.

– Je sais maintenant quel démon a tracé cette maudite rue, grinçai-je *in petto* : Urbaniste, très fidèle adjoint de Satan, envoyé sur Terre pour touiller les rues et brouiller les jolis cœurs...

– Monsieur... ?

Elle se tenait à quelques mètres de moi, dans la pénombre, surgie comme par magie.

– Je suis un peu en retard, commençai-je pour m'excuser.

Elle me prit familièrement le bras.

– Vous n'avez rien à vous reprocher, dit-elle de sa belle voix de sirène de brume enrhumée. Je vous ai fait attendre, exprès.

Je la regardai, prêt à boudier. Elle rit. Je penchai la tête et l'embrassai très doucement. Ses mains se nouèrent derrière ma nuque et sa langue chavira dans ma bouche. Elle se serra

contre moi ; je fermai les yeux pour mieux sentir le contact de son corps, à travers le léger tissu de la robe, et de ses lèvres sur les miennes ; sa langue pompait la mienne avec une ardeur de première communiant. Elle se détacha de moi, au bout de longues minutes.

– Voilà ! Nous sommes arrivés.

J'ouvris les yeux : une élégante maison tarabiscotée, à la manière des folies du siècle passé, occupait le numéro 35.

– Je suis passé ici au moins trois fois et je n'ai rien vu, m'étonnai-je.

La jeune femme poussa une porte vitrée protégée par une grille en fer forgé.

– Les apparences sont parfois trompeuses, vous savez.

Avant d'entrer à sa suite, je me retournai : les contours des maisons voisines semblaient se dissoudre dans le passé.

Anne était allongée, nue, sur un divan recouvert d'une fourrure aux reflets chatoyants. Je ne me lassais pas de la caresser ; son corps avait cette perfection timide d'un embonpoint discret soutenu par une élasticité fluviale ; j'en remontai le courant, avec des gestes de nageur qui se noie, brassant les chairs avec la conviction du salut. Je m'attardai à caresser les boucles blondes de son pubis avec les boucles brunes de ma barbe, mais sa main poussa résolument ma tête vers le gouffre.

– Ingrate ! murmurai-je, avant de sombrer.

– Ingrat ! me reprochai-je, après avoir sombré.

Ses cuisses m'enserraient le visage d'un étai doré.

– Retourne-toi, gémit-elle.

Je pivotai ; elle avala ma modestie, qui se fit orgueilleuse dans sa bouche.

– Ton corps est une symphonie, m'entendis-je soupirer au fond de la grotte ineffable.

– Et ta langue est l'archet de mon plaisir, soupira sa voix, lointaine.

J'avais rarement connu une telle exaltation ; je ne pus résister plus longtemps. Je la retournai et la couvris. Mon sexe s'enfonça avec la majesté d'un Titanic perforant un iceberg en fusion.

– Je paaars, râlai-je, à l'agonie.

Anne ne repoussa brutalement et hurla :

– **NON!**

Des larmes coulèrent sur son beau visage.

– Oh... gémit-elle, excuse-moi.

Elle enfouit son visage dans ses mains et pleura abondamment.

– Je ne pourrai jamais plus aller jusqu'au bout, jamais, jamais...

Encore un peu ahuri, j'essayai de la consoler, maladroitement, par des caresses discrètes sur des zones neutres.

Elle me sourit à travers ses larmes.

– Toi, au moins, tu es gentil : la dernière fois, je me suis pris une paire de baffes à décorner tous les évêques de France.

– Peux-tu m'expliquer pourquoi tu as eu cette réaction ? demandai-je doucement.

Anne se leva, rejeta sa crinière en arrière et se dirigea en roulant des hanches vers une table où elle prit un volumineux manuscrit.

– C'est à cause de Jules...

– Qui ?

– Jules Veine, c'était mon amant ; voilà tout ce qui me reste de lui, à présent, avec un coffret que je te remettrai tout à l'heure.

Anne ne tendit le manuscrit.

L'heure n'était guère à ce labeur harassant qui constitue le plus clair de mes jours et parfois aussi, hélas, le plus sombre de mes nuits : si vous saviez, ô lecteurs bien calés dans votre rame de métro ou votre wagon de chemin de fer, combien de pages insipides il ne faut ingurgiter avant de vous livrer les rares joyaux qui font gémir les boggies et hurler vos voisins de strapontin entre deux stations.

Pour une fois, cependant, je me sentis tout de suite en éveil ; je flairai l'œuvre rare, celle qui donne le frisson spéculatif au plus désintéressé des éditeurs.

La main d'Anne se referma sur la mienne.

– Ne le lis pas ici, implora-t-elle.

Elle tremblait et reniflait.

Un grand chagrin l'habitait. J'eus pitié d'elle et l'entourai de mon bras gauche, tandis que ma main droite, celle du cœur chez certaines peuplades reculées, posait le manuscrit sur une console. Anne posa sa tête sur mon épaule et entama son étrange récit.

« J'ai fait la connaissance de Jules à un coquetel chez la baronne Ortie, ce genre de réunion mondaine où les petits fours s'ennuient à mourir de rire.

« La baronne, une vague cousine de mon père, me poussa dans les bras d'un petit jeune homme brun.

« – Il ne sait pas danser, me chuchota-t-elle ; essaie de le rendre ridicule.

« J'ignorais le motif de cette savante manœuvre très parisienne, mais, d'emblée, mon partenaire éveilla ma sympathie. Son physique n'avait pourtant rien de remarquable si ce n'est deux yeux magnifiques : des îles de candeur dans cet océan de cupidité qui nous entourait.

« Jules ne savait pas danser, mais il avait l'ignorance délicate ; je connais de merveilleux danseurs qui sont les pires des goujats. Aux quelques paroles que nous échangeâmes, nous nous aperçûmes que nous rapprochaient un même dégoût pour l'absurdité mondaine qui nous entourait, la même perception aiguë de l'indigence des paroles qui s'échangeaient autour de nous comme des actions en bourse ; et, enfin, le même besoin de tendresse.

« Nous nous revîmes souvent par la suite ; Jules m'emménait dans des lieux étranges qu'il avait découverts : une rue silencieuse à quelques mètres d'une grande avenue, où l'on entendait parfois un grillon. "C'est la campagne, ici", me disait-il. Je le croyais ; il pouvait faire naître les choses, c'était une sorte de démiurge.

« Nous allions aussi dans un café où il n'y avait jamais personne pour servir : il fallait passer derrière le comptoir préparer soi-même les boissons. Mais, au moment de partir, Jules saisissait une soucoupe, consultait le ticket qu'elle contenait et réglait l'addition. Nous étions toujours les seuls clients et, bien que j'observasse avec attention le moindre de ses mouvements, je n'ai jamais pu voir où Jules prenait la soucoupe : l'instant d'avant, il n'y avait rien, puis elle était là ; le montant de l'addition correspondait toujours aux consommations que nous avions bues ; j'ai pu maintes fois le vérifier sur le tarif affiché sur la vitrine.

« Jules me connaissait depuis de longs mois déjà, et il n'avait jamais cherché à m'entraîner chez lui ; à mon égard, il montrait une grande délicatesse et une déférence qui, jusqu'alors, nous avaient retenus au seuil d'une intimité plus étroite, comme pour mieux en savourer les prémisses.

« Un soir, enfin, il m'amena ici (car nous sommes chez lui). Il me montra d'abord sa bibliothèque et me fit parcourir les

livres qui lui tenaient à cœur : *Peter Ibbetson*, de George du Maurier ; *La Nuit du Rose-Hôtel*, de Maurice Fourré ; *Les Jardins statuaires*, de Jacques Abeille. Mes yeux lisaient un passage ardent, puis il tournait les pages et pointait son doigt sur une autre ligne, et c'était une féerie nouvelle. Il m'énivrait de songes étranges, comme ces hommes timides qui font boire les femmes avant de les entreprendre.

« Jules me proposa de visiter la demeure. Il me fit parcourir des corridors interminables, monter des escaliers qui ne menaient nulle part, entrouvrit des portes qu'il refermait presque aussitôt sur des fouillis de choses à peine vues : une volière où s'ébattaient lentement de grands aigles – un parfum de montagne persistait, une fois la porte refermée ; un théâtre où crépitaient des applaudissements de sphinx. Inutile de te dire que, malgré de patientes recherches, je n'ai plus jamais revu le décor que Jules avait mis en place pour notre première nuit : les livres seuls demeurent dans la bibliothèque ; peut-être y puisait-il la matière et la magie de ses feux d'artifice.

« Lorsque nous revînmes ici, n'y pouvant tenir, je l'attirai sur ce divan ; il quitta ses vêtements avec une rapidité et une adresse de transformiste, et me débarrassa des miens en un tournemain. Les instants qui suivirent sont les plus doux et les plus bizarres que j'ai vécus. Jules avait cette science des caresses qui n'appartient qu'aux femmes ; il passa la plus grande partie de la nuit à chavirer mon corps. À l'aube, nous étions excédés et, lorsque Jules me pénétra, il râla – comme toi, à l'instant :

« – Je paaaars...

« Et il disparut. »

« Il revint quelques heures plus tard. Le récit de son “voyage” est consigné dans le manuscrit ; je ne m’y attarderai point. Tu seras surpris, comme je l’ai été, qu’il ait pu aller si loin et pendant si longtemps, quand son absence réelle avait duré si peu.

« Plus tard, alors que nous vivions ensemble, il lui est arrivé de s’absenter de la même étrange manière : il lui suffisait de prononcer ces mots fatidiques, à cet instant crucial, pour disparaître.

« À chaque fois, son absence se prolongeait ; les heures devinrent des jours, puis les jours des mois. Je remarquai des changements physiques, et son comportement se modifia au fur et à mesure que ses fugues s’allongèrent. Il rapportait des objets bizarres, ceux que j’ai enfermés dans le coffret ; si j’avais douté un instant de la réalité de ces voyages, il m’aurait suffi de regarder un de ces *vistemboires* pour me convaincre de la véracité des événements que Jules s’empressait de mettre par écrit dès son retour. »

Anne me regarda intensément et me saisit la main.

« Tu vas croire que c’est l’œuvre d’un fou, d’un illuminé, d’un farceur peut-être. Quand tu auras fini de lire son manuscrit, et pas avant – jure-le-moi –, tu ouvriras le coffret. »

Le silence s’abattit d’un coup sur la pièce. Je distinguai mieux les meubles ; la bibliothèque occupait un vaste mur et les rayonnages montaient jusqu’au plafond. Je me levai du divan et fixai ce monde de livres déserté par son lecteur : des livres lus, non des livres pour impressionner le visiteur ; très peu d’éditions reliées, beaucoup d’ouvrages brochés, au dos fatigué mais non cassé (c’est à cela que l’on reconnaît les véritables amateurs), recouverts de papier cristal.

– Je le lirai comme lui a lu ces livres, dis-je à Anne.

Ses yeux me comprirent ; elle me remercia.

– Voici la fin de son histoire : je t’ai dit que ses voyages avaient modifié la personnalité de Jules ; physiquement d’abord, il était devenu plus costaud, ses muscles avaient forci. Au retour d’une de ses expéditions, je découvris une grande balafre sur sa joue droite, à peine cicatrisée. Il éludait mes questions, me dit seulement que les mondes qu’il visitait étaient de plus en plus barbares et dangereux. Je le sentais s’éloigner de moi, peu à peu ; il me demanda de ne plus lire son manuscrit, et, devant mes larmes, me dit assez sèchement que je le remercierai plus tard. Puis il redevenait l’être délicat qu’il était auparavant et nous vivions une période de bonheur. J’évitais que nos transports amoureux ne le fassent dérailler vers un autre univers et tâchais de contenir sa fougue amoureuse, pour le garder auprès de moi le plus longtemps possible. Une nuit, je l’entendis soupirer dans son rêve : “Je dois la rejoindre, avant qu’il ne soit trop tard.”

« Il ne m’est pas toujours facile de contrôler l’ardeur de mon tempérament amoureux, d’autant que Jules était d’une habileté diabolique à l’échauffer. Il y a un peu plus d’un an aujourd’hui, Jules m’apporta un soir un bouquet de fleurs étranges et ne le fit respirer.

« – Que sens-tu ? me demanda-t-il.

« – La mer...

« – Ce sont des *orchis* très rares, qui poussent sur un îlot minuscule, perdu sur une mer immense et ténébreuse ; je les ai cueillies pour toi.

« Comme je m’apprêtais à humer à nouveau le bouquet, Jules me retint :

« – Il faut être prudente ; leur parfum est dangereux comme les hauts-fonds qui entourent l’île.

« Une fois couchés, je me serrai contre lui plus intensément que jamais. J’avais une envie folle de ses caresses, de ses bai-

sers ; un désir violent d'être pénétrée, au point d'en négliger la plus élémentaire surveillance.

« Jules me caressa longuement, ses mains couvraient mon corps et le découvraient et j'étais un rocher que la marée recouvre et découvre tour à tour.

« Quand il s'enfonça en moi, je perçus la fragrance subtile des orchis : un tourbillon m'emporta et c'est à peine si j'entendis ces mots terribles : "Je paaaars", râla Jules.

« Avant de disparaître, il ajouta :

« – Adieu, Anne. »

La jeune femme s'effondra en sanglotant. Je la laissai pleurer quelques minutes puis me penchai vers elle et caressai ses cheveux.

– Il m'avait fait le coup du type qui part acheter une boîte d'allumettes... Il n'est jamais revenu. Quand je me suis levée, j'ai découvert une enveloppe épinglée au bouquet d'orchis ; avec ce petit mot à l'intérieur.

Anne me tendit un bristol.

« Chère Anne, je m'absente pour une longue période ; si toutefois je n'étais pas revenu dans un an, tu liras le manuscrit et le porteras aux éditions Sous la Cape, si tu le juges suffisamment digne d'intérêt pour être publié. Je t'embrasse tendrement et te demande pardon.

Jules. »

J'ai quitté la maison d'Anne de Lornay, un peu hébété, portant l'encombrant et mystérieux coffret, ainsi que le manuscrit de Jules, assez mince il est vrai.

Avant de vous livrer, telles quelles, les aventures mouvementées de Jules Veine sur la planète Baratin – que vous êtes impatients, ô lecteurs ! – j'ajouterai seulement que je suis

retourné plusieurs fois rue du Démon-de-Midi: c'est une impasse assez laide, courte comme un serment d'amour, sale comme une bénédiction nuptiale; ai-je besoin de préciser que la ruelle n'a que dix-sept numéros?

J'offre une collection complète de «Sous la Cape» au lecteur qui retrouvera le numéro 35 et la belle Anne, que je n'ai jamais revue.

1

*Où l'on apprend ce qu'il en coûte
de se réveiller en plein voyage –
Où le héros affronte
deux étranges créatures.*

Où suis-je ?

Ma tête est un tourbillon de pus ; je suis aveugle ; non ! des couleurs traversent mes paupières closes et crissent sur ma rétine. J'ai envie de pleurer ; de vomir aussi.

Un grondement, comme un vent qui aurait appris à jouer du Wagner sur des dunes de verre, me tarabuste les oreilles ; cela ricane, s'éloigne, puis hurle à nouveau, à l'intérieur de mon crâne cette fois.

J'essaie de bouger un bras ; c'est du marbre et j'ignore si je suis debout, assis, couché, la tête en haut ou en bas. Un instant, j'imagine que je suis tombé dans une grande baignoire de sable, puis les souvenirs reviennent : un visage, celui d'une femme, et son corps qui se tend ; j'ai envie de rire, car sa position est à la fois sublime et ridicule, mais... où est ma bouche ?

Une phrase aussi, comme un écho lointain : « Je pars... » Qui a prononcé ces mots ? Une voix qui m'est familière ; si seulement je pouvais retrouver mes oreilles !

La panique me gagne : je suis un passeur de muraille prisonnier du temps, dont le corps est figé entre deux espaces.

Intuitivement, je sens que c'est la bonne explication : je suis parti, et pas encore arrivé. Je me suis réveillé trop tôt, dans l'immobilité épaisse du voyage. Je dois m'endormir... retourner au néant pour naître ailleurs : mais, pourquoi ai-je entrepris ce voyage ?

La question même me fait basculer dans l'oubli.

Quand je me suis réveillé à nouveau, j'ai entendu la mer ; une odeur d'iode. J'ai vomi : c'était bon, j'avais retrouvé ma bouche...

Très doucement, sans y croire vraiment, j'ai bougé une main et l'ai ramenée lentement vers mon visage. J'ai ouvert les yeux et, de ma main, j'ai vu couler du sable rouge, d'une couleur extraordinaire, lumineuse. Mon menton était appuyé sur le sable ; tout mon corps y reposait, nu, dans un cocon de falun.

Le paysage dansa, puis se stabilisa : une plage, à perte de vue, et la mer, rouge aussi. C'était une couleur extravagante, je vous l'accorde, mais je ne l'avais pas choisie ; je crus à une altération de ma perception des couleurs, mais, quand je levai la tête, le ciel était d'un bleu céruléen. Je me redressai ; la fatigue me quittait. Je fus bientôt aussi frais et dispos qu'au sortir d'un long sommeil.

La mer s'étendait, plate, à perte de vue ; il n'y avait pas d'horizon, cette ligne plus ou moins nette qui sépare la surface de notre planète de son atmosphère et qui est due à la courbure de la Terre. Ici, la mer étalait son rouge uniforme et se fondait dans le ciel en une large bande indigo. Autre caractéristique étrange : il n'y avait pas, non plus, de perspective ; impossible de savoir si la plage mesurait cent mètres ou cent kilomètres, si cette étendue d'eau – que j'avais appelée spon-

nément « mer » à cause des vagues qui déferlaient avec force sur le rivage – était une mare ridicule ou un océan sans fin.

– Si le temps est à l'image de l'espace, ce doit être un monde fort déroutant, me dis-je, un peu perplexe.

Je n'eus guère le loisir de prolonger plus avant ces intéressantes spéculations : des hurlements horribles me frappèrent les oreilles. Je me retournai et poussai un cri de terreur : à quelques mètres de moi, montés sur des animaux effrayants, deux cavaliers me fonçaient dessus.

– Je suis perdu ! sanglotai-je.

Je n'ai jamais été d'une vaillance extraordinaire, et ma force physique est des plus limitées. La soudaineté de l'apparition et l'aspect féroce de mes agresseurs me figèrent sur place. Au bout de quelques secondes, je m'aperçus qu'ils étaient toujours à plusieurs mètres : l'absence de perspective de ce monde étrange me les avait fait croire plus près de moi qu'ils ne l'étaient en réalité. Je me mis à courir follement, la tête emplie de hennissements, de grincements, de caquètements terriblement discordants. J'ai compris ce jour-là qu'un homme sur le point de perdre la vie pouvait courir très vite pour la rattraper !

Je m'effondrai quand même, à bout de souffle. Un sabot griffu martela le sable à vingt centimètres de mon visage et un vent de peste me couvrit : les cavaliers venaient de me dépasser sans même s'apercevoir de ma présence...

Mais alors, quel était le but de cette cavalcade insensée et de tout ce bruit déplaisant ? Je relevai la tête : l'un des cavaliers poursuivait l'autre. Le premier fit volte-face et revint dans ma direction ; le second pila.

Que dire des premiers habitants avec lesquels je venais d'entrer en contact ? Le corps de la monture était d'un cheval puissant, aux muscles nerveux et tressaillants ; elle était tota-

lement dépourvue de poil et la peau présentait cette délicate carnation rosée du cochon européen. La parenté s'arrêtait là : les quatre membres de la bestiole ressemblaient à quatre bras de lutteur de foire et se déplaçaient bizarrement : à chaque pas, les deux pattes de devant décollaient du sol, se croisaient selon la figure connue sous le nom de « bras d'honneur », puis se posaient à nouveau sur le sable, tout cela à une vitesse prodigieuse.

Le cavalier n'était pas moins remarquable que sa monture : les épaules bien découplées, le buste élancé, des bras musclés sans être hypertrophiés, la créature était incontestablement anthropomorphe. Je m'aperçus avec étonnement que le tronc du cavalier faisait corps avec l'animal : il s'agissait d'une seule et même forme vivante, montée sur quatre pieds et munie de deux « têtes » nettement distinctes.

Je dis « tête » pour ne pas trop perturber les lecteurs ; en fait, pour la partie chevaline de l'hybride, il s'agissait d'un attribut très nettement... sexuel. La créature qui avait fait volte-face arborait un magnifique membre masculin rattaché au poitrail, tandis qu'une vulve efflorescente terminait le cou de celle qui était demeurée immobile. Des gloussements gargouillant entrecoupés de sifflements de Cocotte-minute exaltée fusaient de la vulve.

Arrivée à une distance que je jugeai considérable – mais qui, en réalité, devait être d'une dizaine de mètres seulement – la créature qui avait rebroussé chemin pila et fit face à son adversaire, qui poussa un cri proche du *yodle* tyrolien et démarra à fond de train. L'autre partit comme une fusée à sa rencontre.

– Ils sont fous ! murmurai-je, fasciné ; ils vont... s'emboutir.

Le terme ne pouvait être mieux choisi, en vérité. Ainsi que deux trains lancés à pleine vitesse l'un contre l'autre par un

aiguilleur astigmaté, les deux monstres se télescopèrent au centre de l'arène qu'ils s'étaient choisie. Cela fit un bruit épouvantable de craquements de cartilages et de matières spongieuses éclatées. De l'endroit où je me trouvais, pauvre chose muette et tremblante, je ne perdais pas une miette du spectacle; je fus même copieusement arrosé d'une liqueur extrêmement fétide, qui me donna des démangeaisons pendant plus d'une semaine (en temps local).

Les deux bestioles étaient très exactement encastrées l'une dans l'autre; elles se démenaient en poussant des grognements étouffés, pour se libérer sans doute de l'étreinte et reprendre avec d'autres armes un combat qui promettait d'être acharné.

Au bout de quelques minutes, force me fut de constater que, loin de désirer rompre cette commune servitude par la séparation des parties fâcheusement engagées, les deux adversaires cherchaient visiblement à s'enfourer plus profondément encore l'un dans l'autre! Ce que j'avais pris pour des cris de haine et des vociférations guerrières, n'avait été que le prélude d'un chant d'amour: malgré l'étrangeté du récital, je ne pouvais douter de la nature de certains soupirs et halètements.

Les deux bêtes entamèrent un mouvement connu sur terre sous nom de limage, s'éloignant et se rapprochant l'une de l'autre sur un rythme de plus en plus syncopé. L'organe mâle avait crû extraordinairement, en taille et en volume; des veines zébraient la hampe et le haut de l'instrument, que j'apercevais par intermittence, était décalotté. Ce mouvement d'interpénétration s'accompagnait d'un piétinement, source d'un vacarme assourdissant, et qui faisait trembler le sol. Les visages anthropomorphes des deux « cavaliers » reflétaient les émotions de leurs montures, avec lesquelles ils semblaient partager ce coït hors normes.

La cadence s'accéléra notablement; la crise était proche. Les deux créatures s'étreignirent sauvagement. Leurs membres antérieurs s'emmêlèrent. Enfin, la tête mâle s'enfonça jusqu'à la garde dans le réceptacle femelle; les corps se tétanisèrent, puis retombèrent lourdement sur le sol. Si je n'avais eu la présence d'esprit de prendre du recul, j'eusse été immanquablement écrasé.

Après quelques secondes d'inconscience, les deux créatures se séparèrent. Un jus verdâtre dégoulinait de la tête mâle ratacinée.

Les centaures se redressèrent et se dirigèrent vers moi. Je regrettai amèrement de n'avoir pas profité de leurs transports amoureux pour m'éclipser discrètement. Arrivée à ma hauteur, l'une des deux créatures – qui me dominait de ses deux mètres à l'encolure – s'inclina.

– Bonjour, Monsieur, dit la tête humaine dans un excellent français.

– Comment avez-vous trouvé notre petite performance? demanda l'autre cavalier, d'une voix minaudante.

La surprise me laissa sans voix. Qu'étaient-ce donc que ces curieux animaux, qui avaient des sexes à la place du visage et dont les cavaliers parlaient la langue de Voltaire?

– Il ne dit rien, reprit tristement le premier en hochant la tête de droite à gauche.

Il se tourna vers sa compagne.

– Notre performance n'a sans doute pas été à la hauteur de ses attentes, Monicalbert.

– Victoramélie, tu es trop modeste, gloussa la gracieuse créature répondant au vocable de Monicalbert.

2

*Quelques aperçus sur le mode de vie,
de locomotion et d'alimentation
des Poidecentaures – Hippopolis – Défaut
de perspective et hallucinations.*

– Qui êtes-vous ?

Les deux « cavaliers » se regardèrent et élevèrent un des membres avant de leur monture pour étouffer un petit gloussissement.

– Nous sommes des Poidecentaures, évidemment ! me répondit Victoramélie, sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

– Comment faites-vous pour parler ma langue ? demandai-je encore.

– Qu'il est drôle ! se marra franchement Monicalbert : c'est plutôt nous qui devrions vous demander où vous avez appris le poidecentaurien.

Je vacillai. Dans quel cauchemar m'étais-je fourvoyé ? Je me pinçai et frottai mes yeux avec du sable. Hélas ! le sable demeurait rouge, rouge aussi l'eau qui venait lécher les sabots griffus de Victoramélie et de Monicalbert.

Celle-ci se pencha vers moi et effleura ma joue avec la vulve de sa monture. L'odeur me fit suffoquer ; prenant mon geste de recul pour un assentiment, Monicalbert me coiffa de sa béance. De tous les souvenirs liés à cette étrange aventure,

celui-ci est incontestablement le plus désagréable : je m'engluai dans les viscosités puantes ; j'essayai désespérément d'échapper à l'étreinte, mais Monicalbert m'engloutissait plus profondément à chaque mouvement que je faisais pour me libérer. Au bout de quelques secondes, un vertige et une ivresse singulière s'emparèrent de mes sens : les sécrétions du monstre cessèrent de m'incommoder et, à ma grande honte, j'éprouvai une excitation assez vive. Je poussai du front et pénétrai plus avant dans la cavité. De la langue, je pompai le suc et m'en délectai effroyablement. Le vertige s'accrut.

Les parois vaginales me tэтаient, me palpaient. Quelque chose, à l'intérieur, vint à la rencontre de mon visage : une bouche se colla à la mienne et une langue incroyablement vorace forma jusqu'à ma glotte. Je rendis ce baiser contre nature avec fougue ; l'étrange et gourmande petite bouche déversa dans la mienne un flot de cyprine que j'avalai avec un claquement satisfait de la langue.

Monicalbert fut secouée de spasmes titanesques ; Jonas, dans sa baleine, dut ressentir un tel raz-de-marée intestinal, qui me faisait hoqueter et tressauter. Enfin, les parois me serrèrent au point que je crus mourir broyé et étouffé, puis tout se relâcha et je glissai au sol.

– Qu'il est mignon ! soupira Monicalbert.

– C'était bien ? demanda Victoramélie.

– Super ! minauda sa compagne ; il m'a croqué la garniture, ce polisson.

– Emmenons-le à Hippopolis, décréta Victoramélie.

Le Poidecentaure m'invita à monter en croupe ; je me hissai derrière le cavalier. Victoramélie démarra sec. Je me cramponnai à sa poitrine musculeuse. Par le buste, la créature était d'une taille assez proche de celle d'un homme ordinaire. Sous mes fesses nues, la peau de la « monture » poidecentaurienne

était tiède et lisse; ce contact me procura une sensation de volupté que je trouvai déplacée: j'ignorais quel destin m'était réservé à notre arrivée à Hippopolis; tous les Poidecentaures n'étaient peut-être pas aussi affables que mes deux compagnons.

Je baissai les yeux et examinai attentivement la jointure entre cavalier et monture. Je retins avec peine une exclamation de surprise: lorsque la partie monture du Poidecentaure allongeait la course ou sautait un obstacle, la partie cavalier se soulevait de son... socle et je pus voir distinctement la ligne de séparation des deux créatures. Craignant de heurter une pudeur toute poidecentaurienne, je m'abstins de demander des explications sur cet étrange phénomène à Victoramélie. Le lecteur découvrira par la suite la nature exacte de cette symbiose.

Monicalbert chevauchait à nos côtés. J'étais fort intrigué par son trot particulier et la manière vraiment ridicule qu'elle avait de croiser ses membres antérieurs avant de les reposer au sol.

– N'y a-t-il pas quelque inconvénient à galoper de la sorte? lui demandai-je aimablement.

Monicalbert se tourna vers moi et la partie «cavalier» secoua la tête.

– Et comment fais-tu, toi, pour te déplacer sans te casser la vulve?

Ma question l'avait visiblement surpris. Je me promis d'être, à l'avenir, plus circonspect et d'élucider par moi-même les mystères de ce monde inconnu. Ma qualité d'étranger ne serait probablement pas une excuse à des manquements involontaires aux coutumes des Poidecentaures.

Les deux créatures progressaient à une allure vertigineuse ; la plage défilait sous leurs membres musclés comme sous les roues d'un express.

Monicalbert nous dépassa et je compris la raison de sa progression si particulière : deux globes oculaires pendaient, semblables à des testicules, de part et d'autre de l'anus ; le croisement des membres antérieurs servait de mire : l'absence de perspective nécessitait en effet une mise au point permanente de la part du coursier ; autrement, il risquait fort, comme l'avait si joliment dit Monicalbert, de se casser quelque chose sur un obstacle inopinément surgi à l'angle imprévu d'une optique aberrante.

Sans crier gare, les deux Poidecentaures virèrent brusquement sur la droite. Si je ne m'étais fortement retenu à la poitrine de Victoramélie, je me serais probablement rompu le cou. Les deux montures allongèrent le pas. Il m'est difficile de calculer avec précision leur vitesse, mais je pense que, sur Terre, elle équivaldrait à du 200 km/heure. De quoi faire pâlir d'envie les petits trotteurs de nos champs de course !

Le terrain s'éleva brusquement. Une fois encore, l'absence d'horizon m'avait joué un tour : nous gravissions maintenant les contreforts d'une chaîne montagnaise dont les sommets enneigés venaient d'apparaître aussi soudainement que par un coup de baguette magique. Ils semblaient tout proches et, en même temps, incroyablement lointains.

Victoramélie pila au bord d'un gouffre.

– Hippopolis ! annonça-t-il.

Une ville s'étalait en contrebas. Nous dominions les plus hautes tours de plusieurs centaines de mètres et, pourtant, c'étaient des constructions gigantesques. Des minarets de verre voisinaient avec des coupes de marbre clair ; certains édifices planaient dans les airs, sans support apparent. De vastes ave-

nues, couvertes d'une abondante végétation, serpentaient entre les blocs d'habitation. Au centre de la ville, un énorme palais écrasait les autres immeubles de sa masse de verre sombre : il affectait les contours d'un fer à cheval posé sur ses deux extrémités, la partie arrondie s'élançant à la conquête du ciel.

– Qu'est-ce ? demandai-je à Victoramélie.

– Le palais du Grand Jockey, répondit-il avec déférence.

Des cascades d'eau claire ruisselaient des parois enserrant Hippopolis d'un cirque infranchissable. Le seul accès visible était une large route, taillée à flanc de falaise, qui s'amorçait à quelques mètres de l'endroit où nous nous tenions. Victoramélie s'y engagea.

Bien que je commençasse à m'habituer aux troubles de la perception qui bouleversaient les règles les plus certaines de mon monde d'origine, je ne pus retenir une exclamation de surprise : la route montait abruptement le long de la paroi ; ce que j'avais pris pour une fosse encaissée était un plateau surélevé : les cascades ruisselaient d'Hippopolis, et non l'inverse.

Les deux Poidecentaures parvinrent rapidement à une porte monumentale, ornée d'un fer à cheval de plusieurs mètres de hauteur. La porte était gardée par une troupe de Poidecentaures armés de longues lances terminées par des crocs de boucher.

Celui qui commandait la garnison interpella Victoramélie.

– Holà ! Ignorez-vous qu'il est interdit d'apporter de la nourriture de l'extérieur ?

Le garde pointait son arme dans ma direction.

– Ce n'est pas un Viandéphèbe, rétorqua Victoramélie d'un ton hautain ; cet être est étranger à notre monde ; seul un grossier Perche-rond de basse extraction peut confondre ce noble visiteur avec les Viandéphèbes. Le Grand Jockey décida de son sort.

Le garde s'effaça; son vit supérieur – coiffé d'un ridicule casque de métal, sorte de contrefaçon de redingote française – se courba à notre passage.

J'étais devenu très pâle.

– Qu'a voulu dire ce garde, en parlant de *nourriture*? demandai-je d'une voix blanche.

Monicalbert bégaya, visiblement mal à l'aise:

– Ce... C'est que les Viandéphèbes n'ont pas le droit de sortir des étables.

Elle ajouta précipitamment:

– Rassure-toi, le Grand Jockey fera probablement de toi un Hommobjet voué au plaisir et, quand il se sera lassé de toi, il te permettra de venir chez nous.

Une grosse larme roula de sa vulve supérieure – ou était-ce une goutte de cyprine exsudée à cette évocation du sort qui m'attendait?

Victoramélie s'arrêta devant une somptueuse demeure.

– Nous te conduirons demain devant le Grand Jockey; auparavant, nous allons te vêtir convenablement: il ne faut pas qu'un humain reste nu quand il n'est pas un Viandéphèbe.

La porte s'ouvrit et trois créatures s'avancèrent vers nous.

C'étaient des hommes d'une haute stature et dotés de muscles puissants. Les traits de leurs visages étaient d'une rare beauté. Leur peau cuivrée faisait ressortir le bleu des yeux et leur magnifique chevelure rousse s'entortillait en une coiffure compliquée. Ils s'inclinèrent devant Victoramélie et Monicalbert. Je sautai à terre.

Deux serviteurs saisirent les parties « cavaliers » des Poide-centaures et les arrachèrent de leurs socles. Une terminaison conique, sorte de bourrelet de chairs congestionnées, émergea du trou.

– Ces randonnées sont exténuantes, dit Victoramélie, sans paraître le moins du monde gêné d'exposer son moignon.

Le serviteur manipulait la créature-tronc avec précaution; il l'installa dans un baquet mobile que j'avais remarqué sans en deviner l'usage. Le second serviteur avait opéré pareillement avec Monicalbert. Les deux étranges créatures barbotèrent dans leur baquet avec de petits soupirs de bien-être.

– Mène les montures à l'écurie, ordonna Victoramélie – qui s'appelait, je l'appris bientôt, Victor tout court, de même que sa compagne se nommait Monique lorsqu'elle était séparée de sa partie inférieure.

Le troisième serviteur s'éloigna avec les deux montures. Victor se tourna vers moi et me sourit, découvrant une rangée de crocs carnassiers.

– Cette petite excursion m'a ouvert l'appétit; allons manger.

Nous pénétrâmes à l'intérieur de la demeure. Le sol était recouvert d'une mosaïque représentant des Poidecentaures enlacés dans des poses obscènes. Les murs étaient tapissés de tentures reprenant des motifs similaires, où des vulves phénoménales s'accolaient les unes aux autres, alternant avec des guirlandes de vits entrelacés.

– Les plus grands artistes d'Hippopolis ont travaillé pour nous, dit fièrement Victor.

Les serviteurs poussèrent les deux chariots dans une vaste salle aux murs richement décorés. Le plafond et le sol étaient de verre sombre. De larges fenêtres s'ouvraient sur un jardin magnifique.

Ils se dirigèrent vers une table chargée de victuailles; deux autres serviteurs approchèrent des sièges: deux profonds baquets de bois marqueté, remplis d'une gelée rosâtre où Victor et Monique s'enfoncèrent avec des soupirs d'aise.